Un programme …

Al-Ahram, 7 novembre 1949.

Peut-être le ministère de l'Instruction publique est-il parvenu à une solution — tordue ou droite — à sa crise pressante, acceptant parmi les élèves et les étudiants ceux que les instituts et les écoles ont pu accueillir, satisfaisant ceux des pères et des tuteurs qu'il a pu satisfaire, et soulageant quelques garçons et jeunes gens de cette vie errante et tournoyante qui les fait tourner dans les quartiers des villes, et les plante aux portes des écoles et des bureaux, suppliants, soumis, humbles, quémandant leur dû, pour se voir ou bien repoussés, ou bien accordés ce dû au milieu de toute la rudesse et l'orgueil, toute la dureté et la violence, toute la hauteur et l'aversion que Dieu a voulues…

Peut-être le ministère de l'Instruction publique est-il parvenu à une solution — tordue ou droite — à cette crise pressante qui est la sienne. Et peut-être les Égyptiens se sont-ils libérés de ce tourment saisonnier dans lequel ils sont submergés jusqu'aux oreilles au début de l'automne, pour ne jamais s'en libérer de toute l'année — le tourment des frais scolaires, que les plus rares d'entre eux trouvent à leur portée, tandis que la plupart ne les trouvent pas ainsi, quel que soit l'effort qu'ils déploient, quelle que soit la peine qu'ils endurent, et quelles que soient les charges qu'ils s'imposent.

Il conviendrait que le ministère de l'Instruction publique — et les Égyptiens avec lui — en finissent avec ces crises saisonnières pressantes, et tournent plutôt leur pensée vers une autre crise, établie, non bornée à une saison ni aisément résolue, mais relevant d'une attention soutenue, d'une réflexion pressante et d'une délibération profonde — à savoir la crise de l'instruction mesurée au peuple tout entier, non mesurée à ces dizaines et ces centaines de milliers qui souffrent du fait du ministère de l'Instruction publique, et dont le ministère de l'Instruction publique souffre au début de l'automne chaque année.

Car nous sommes devant un peuple qui compte quelque vingt millions d'âmes, et ce peuple engendre ses générations successives chaque année, que dis-je, chaque mois, que dis-je, chaque jour ; car les enfants naissent à chaque heure du jour, et à chaque heure de la nuit. Et chacune de ces nouvelles générations que les jours qui se succèdent offrent à l'Égypte naît avec ses propres problèmes distincts, dont le plus important et le plus grave est le problème de l'éducation et de

l'instruction. Nous sommes donc entre deux voies, sans troisième : l'une, que nous nous contentions que les générations à venir doivent vivre comme ont vécu les générations passées, et comme vivent les générations présentes, auquel cas il ne nous reste qu'à laisser la vie suivre son cours du mieux qu'elle peut, avec son abondance de choses mêlées et son bien rare, avec son progrès instable qui se hâte un jour et traîne des années.

C'est la vie confortable qui ne coûte aux gens que l'effort le plus aisé, et ne leur impose que la peine la plus légère et la plus insignifiante, et c'est en même temps la vie qui garantit aux peuples forts le pouvoir d'exploiter et d'asservir les peuples faibles, et garantit aux individus forts et riches le pouvoir d'exploiter les individus faibles et pauvres.

Quant à la seconde voie, c'est que la vie des générations à venir soit meilleure que la vie des générations passées et présentes, progressant d'un progrès constant et ininterrompu qui ne trébuche ni ne traîne ni ne sombre dans le désordre. C'est la vie épuisante qui exige une diligence soutenue, un effort redoublé, et un courage qui ne recule ni devant les obstacles à affronter ni devant les difficultés à surmonter.

C'est la vie qui répand parmi le peuple le sentiment de son propre droit, la foi en sa propre dignité, la confiance en soi, et la capacité de s'acquitter de son devoir. C'est la vie qui fortifie les faibles, jusqu'à ce qu'ils deviennent trop redoutables, trop difficiles à dompter, pour qu'un colonisateur les asservisse, ou qu'un chercheur de profit ou d'ambition les exploite. Nous sommes entre ces deux voies, sans troisième, et nous devons en choisir une, afin de savoir ce qu'il faut poursuivre et ce qu'il faut délaisser, afin d'y voir clair sur notre propre affaire, et afin que le monde extérieur y voie clair sur notre affaire aussi.

Car si le monde extérieur sait que nous voulons vivre demain comme nous vivons aujourd'hui, et comme nous avons vécu hier, il dressera ses plans pour nous exploiter et nous asservir, et pour se mêler de nos services publics comme il l'a fait jusqu'ici. Mais s'il sait que nous voulons vivre demain mieux que nous n'avons vécu aujourd'hui et hier, et assurer à nos fils et à nos petits-fils ce que nos pères n'ont pu nous assurer de liberté, de dignité et d'indépendance, il dressera ses plans pour nous traiter comme les hommes libres traitent les hommes libres, et se conduira envers nous comme les nobles se conduisent envers les nobles.

Je ne pense pas qu'aucun Égyptien souhaite que la vie de son fils ou de sa fille soit comme fut sa propre vie, et comme fut la vie de son père ;

nous voulons au contraire le progrès, et nous voulons le progrès dans son sens le plus large et ses limites les plus lointaines, sans aucun doute. En témoigne notre réponse à Méhémet Ali le Grand lorsqu'il fonda l'Égypte moderne, et renoua les liens entre elle et le monde extérieur civilisé comme les liens d'un pays noble et libre qui voulait compléter, par la science et le savoir, ce qui lui manquait de dignité et de liberté durant la domination des Turcs ottomans.

En témoigne aussi notre réponse à Ismaïl lorsqu'il voulut répandre l'instruction, renouveler l'Égypte, étendre son influence sur les horizons et les régions de la terre, renforcer ses liens avec l'Europe, et lorsqu'il se fut assuré d'avoir posé pour tout cela la base solide, il prononça sa parole immortelle, devenue un programme pour notre renaissance moderne : que l'Égypte fait partie de l'Europe.

Et lorsque nous avons répondu à Fouad, qui fonda l'université et promulgua la constitution, répandit son encouragement de la culture en Égypte et hors d'Égypte, permit aux Égyptiens d'apprendre de la meilleure manière dont l'on puisse apprendre, et aux étrangers de chercher et de produire de la meilleure manière dont l'on puisse chercher et produire. Et l'Égypte, à l'époque de Farouk, ne sera pas moins répondante au savoir, à la culture, au progrès et à l'aspiration à la perfection qu'elle ne l'était à l'époque de Fouad, d'Ismaïl et de Méhémet Ali.

Nous voulons donc le progrès, sans aucun doute, et quiconque veut une chose doit en préparer les moyens et en chercher les instruments. Or le progrès n'a d'autre instrument que l'instruction, sous ses diverses branches et à ses divers degrés — l'instruction qui est rendue libre à tous les gens selon ce à quoi les disposent leur nature, leurs talents et leur capacité intellectuelle ; l'instruction qui ne distingue pas entre les habitants des villes et ceux des villages, ni entre les riches et ceux qui ne trouvent rien à dépenser ; l'instruction qui est rendue libre aux gens comme leur est rendue libre la lumière du soleil, comme leur est rendue libre la respiration de l'air, comme leur est rendue libre l'eau du Nil.

Cette instruction vaste et profonde, offerte à tous les gens — pour qu'ils en prennent la part que leur allouent leurs talents — est le premier fondement et le dernier fondement du progrès que nous convoitons et auquel nous aspirons depuis le début du siècle dernier. Et la célébration du centenaire du fondateur de l'Égypte moderne n'est rien d'autre qu'une halte où nous regardons derrière nous pour voir le chemin que nous

avons parcouru sur la voie du progrès depuis que nous fûmes placés sur cette voie, et regardons devant nous pour voir le chemin qu'il nous reste à parcourir, maîtrisant ses obstacles, surmontant ses difficultés, jusqu'à ce que nous atteignions le rang qui nous est dû, le rang qui nous assure liberté et dignité, et nous permet de partager l'avancement de la civilisation et l'élévation de l'humanité.

Ainsi pensait l'élite des Égyptiens, ainsi pense-t-elle maintenant, et ainsi devrait-elle penser demain. Et il ne suffit pas seulement de penser ; il faut aussi planifier et délibérer. Et je ne pense pas que l'Égypte ait fondé le ministère de l'Instruction publique pour seulement affronter la crise de l'instruction au début de chaque automne, puis s'endormir jusqu'à ce que l'année tourne, pour se réveiller au début de l'automne suivant ; elle l'a fondé plutôt pour gérer l'affaire de l'instruction, ce qui en a été réalisé et ce qui doit encore l'être. Ainsi, s'il résout la crise de l'automne, il lui incombe de tourner sa pensée vers la crise de l'automne à venir, puis vers tous les automnes qui suivront, loin dans l'avenir.

Et s'il suit cette voie, il ne connaîtra aucune crise, mais ses affaires se dérouleront aisément et sans heurt, de sorte qu'il accueille les générations montantes au début de l'année scolaire avec les écoles et les instituts déjà préparés à les recevoir sans peine ni difficulté. Et si le ministère de l'Instruction publique avait suivi cette voie, l'Égypte aurait maintenant une tout autre allure que cette allure misérable et désespérée que nous constatons avec tristesse en ces jours. Je ne souhaite pas pleurer sur ce qui est passé, mais je ne souhaite pas non plus que nous nous relâchions et nous installions dans l'aisance, pour pleurer demain comme nous pleurons aujourd'hui et comme nous avons pleuré hier ; et je suis entièrement convaincu que l'Égypte ne se reposera pas — et ne devrait pas se reposer — avant que ne soient établies en elle les écoles et les instituts qui garantissent à tous ses fils la possibilité de s'instruire sans y rencontrer peine ni difficulté.

L'Égypte ne se reposera pas — et ne devrait pas se reposer — tant que chaque village n'aura pas son école élémentaire adaptée à son besoin et à sa situation régionale, tant que chaque ville n'aura pas son école primaire et secondaire, tant que chaque région n'aura pas les écoles techniques pratiques dont elle a besoin, tant que le pays n'aura pas des universités suffisantes pour les jeunes gens aspirant à l'enseignement supérieur, sans que leurs facultés soient surpeuplées, sans qu'ils aient à supporter le voyage vers des villes lointaines, et sans que leurs familles aient à supporter, pour cela, des dépenses qu'elles peuvent ou ne peuvent

pas assumer.

L'Égypte ne se reposera pas — et ne devrait pas se reposer — avant que ce programme ne soit réalisé, et sa réalisation n'est ni facile ni simple, mais elle n'est pas impossible, et elle n'a besoin d'aucune baguette magique, mais bien de sincérité, de confiance, et de foi dans le droit de l'Égypte à être un pays noble, et d'une juste compréhension de la démocratie.

Et si tout cela est accordé au ministère de l'Instruction publique, il prendra en main les affaires de l'instruction avec résolution, et exécutera son programme sans hésitation, sans retard, et sans invoquer d'excuses. Et l'on dira que le budget est difficile, mais je dis maintenant ce que j'ai toujours dit : que le budget n'est pas ces chiffres que le ministère des Finances équilibre entre eux chaque année, mais plutôt l'équilibre des impôts levés pour pourvoir aux services dont le peuple a besoin ; et il existe sur cette terre des nations qui chargent leurs fils d'impôts qui, si nous les connaissions, nous stupéfieraient entièrement, et pourtant les gens paient ce qui leur est demandé, parce qu'ils savent que cela leur est pris seulement pour leur être rendu, et pour être dépensé sur leurs propres services.

Et l'Égypte a été poussée ces jours-ci à d'énormes dépenses pour posséder une armée forte ; qu'elle sache donc qu'une armée forte doit défendre une nation forte, et qu'une nation forte est celle qui se compose d'instruits, non d'ignorants, de personnes saines, non de malades, de ceux à qui la vie a été rendue aisée, non de ceux à qui elle a été rendue étroite.

Si donc l'Égypte veut être digne d'elle-même, de son histoire et de ses espoirs, la route devant elle est claire : qu'elle se dote d'un ministère de l'Instruction capable de porter comme il se doit les charges de l'instruction, et qu'elle rende la culture, à l'époque de Farouk, digne de ce qu'ont donné Méhémet Ali, Ismaïl et Fouad.